

« Tu me donnerais quatre sous de cet alphabet tout neuf ? »

— Je suis un enfant et je n'achète rien aux enfants », lui répondit son petit interlocuteur, qui était beaucoup plus raisonnable que lui.

« Pour quatre sous, moi, je le prends, l'alphabet », s'écria un revendeur d'affaires usagées, qui avait assisté à toute cette conversation.

Marché aussitôt conclu. Et dire que ce pauvre Geppetto était resté à trembler de froid, chez lui, en manches de chemise, pour acheter l'alphabet à son petit garçon !

10

Les marionnettes reconnaissent leur frère Pinocchio et lui font fête ; mais là-dessus surgit Mangefeù, le montreur de marionnettes, et Pinocchio risque de connaître une fin lamentable.

Quand Pinocchio entra dans le théâtre de marionnettes, il se produisit quelque chose qui déclencha un début de révolution.

Il faut savoir que le rideau était levé et la pièce déjà commencée.

Sur la scène, on voyait Arlequin et Polichinelle en train de se disputer et menaçant, comme d'habitude, d'échanger d'un moment à l'autre une volée de gifles ou de coups de bâton.

Le parterre, attentif, malade de rire, écoutait la prise de bec de ces deux pantins, qui gesticulaient et se traitaient de tous les noms avec tant de vérité qu'on aurait vraiment dit deux animaux doués de raison, deux personnes de notre monde.

Quand, brusquement, que se passe-t-il ? Arlequin s'arrêta de jouer, et, se tournant vers le public et désignant de la main quelqu'un au fond du parterre, se mit à hurler sur un ton dramatique :

« Dieux du ciel ! Est-ce un rêve ? ou suis-je éveillé ? C'est Pinocchio pourtant que j'aperçois là-bas !... »

— C'est Pinocchio, oui, c'est Pinocchio ! s'exclame Polichinelle.

— C'est bien lui », crie d'une voix aiguë mademoiselle Colombine, en sortant sa tête du fond du décor.

« C'est Pinocchio ! c'est Pinocchio », hurlent en chœur tous les pantins, en bondissant hors des coulisses. « C'est Pinocchio ! C'est notre frère Pinocchio ! Vive Pinocchio !... »

— Pinocchio, monte ici, crie Arlequin, viens te jeter dans les bras de tes frères de bois ! »

À cette affectueuse invitation, Pinocchio ne fait qu'un bond, du fond du parterre arrive aux premiers rangs, d'un autre bond saute sur la tête du chef d'orchestre, et de là bondit sur scène.

Il est impossible d'imaginer les embrassades, les démonstrations d'amitié, les protestations de sincère fraternité, que Pinocchio reçut dans la bousculade des acteurs et actrices de cette compagnie dramatico-végétale : on se pinçotait, on se donnait les coups de tête les plus amicaux du monde.

Il n'y a pas à dire, ce spectacle était émouvant ; mais le public du parterre, voyant que la pièce ne continuait pas, s'impacienta et se mit à crier : « La pièce, la pièce, nous voulons la pièce ! »

Tout cela pour rien, car les pantins, au lieu de se remettre à jouer, redoublèrent de chahut et de cris et, juchant Pinocchio sur leurs épaules, le portèrent en triomphe devant les feux de la rampe.

Alors surgit le montreur de marionnettes, un gros homme si laid qu'il faisait peur rien qu'à le regarder. Il avait une vilaine barbe noire comme l'encre, qui ressemblait à un gribouillage, et si longue qu'elle descendait de son menton jusqu'à ses pieds : en marchant, il marchait dessus. Sa bouche était large comme un four, ses yeux semblaient deux lanternes de verre rouge, avec de la

lumière brillante à l'intérieur, et de ses mains, il faisait claquer un gros fouet, fait de serpents et de queues de renard entortillés ensemble.

À cette apparition inattendue, tout le monde se tut subitement : plus personne ne souffla mot. On aurait entendu voler une mouche. Tous ces pauvres pantins, garçons et filles, tremblaient comme des feuilles.

« Pourquoi es-tu venu mettre la pagaille dans mon théâtre ? » demanda à Pinocchio le montreur de marionnettes, d'une énorme voix d'ogre gravement enrhumé du cerveau.

« Ce n'est pas ma faute, Maître !... »

— Suffit ! Nous réglerons nos comptes ce soir. »

En effet, dès que la représentation fut terminée, le montreur de marionnettes alla à la cuisine, où il s'était préparé pour dîner un beau mouton¹ qui tournait lentement sur la broche. Et comme il lui manquait du bois pour finir de le faire cuire et rôtir, il appela Arlequin et Polichinelle et leur dit :

« Amenez-moi ici ce pantin que vous trouverez attaché à un clou. Il me semble que c'est un pantin fait d'un bois bien sec, et je suis persuadé qu'en le jetant dans le feu, j'obtiendrai une belle flambée pour mon rôti. »

Arlequin et Polichinelle, d'abord, hésitèrent ; mais effrayés par un terrible coup d'œil que leur

jeta leur patron, ils obéirent ; et peu après ils revinrent à la cuisine en portant sur leurs bras ce pauvre Pinocchio qui, se débattant comme une anguille sortie de l'eau, criait désespérément :

« Sauvez-moi, papa ! Je ne veux pas mourir, je ne veux pas mourir !... »

11

Mangefeu éternue et pardonne à Pinocchio, qui sauve ensuite de la mort son ami Arlequin.

Le montreur de marionnettes Mangefeu (tel était son nom) paraissait être un homme épouvantable, je ne dis pas le contraire, surtout à cause de cette vilaine barbe noire qui, comme un tablier, lui couvrait toute la poitrine et toute la longueur de ses jambes ; mais au fond ce n'était pas un méchant homme. La preuve, quand il vit amener devant lui ce pauvre Pinocchio, qui se débattait dans tous les sens en hurlant : « Je ne veux pas mourir, je ne veux pas mourir ! », il commença tout de suite à s'émouvoir et à s'apitoyer et, après avoir résisté un bon moment, n'en

pouvant finalement plus, il laissa échapper un énorme et sonore éternuement.

À cet éternuement, Arlequin, qui jusque-là était resté affligé et ployé comme un saule pleureur, devint tout joyeux et, s'inclinant vers Pinocchio, lui souffla à mi-voix :

« Ça s'arrange, mon frère. Le patron a éternué : ce qui signifie qu'il s'est ému pour toi de pitié. Tu es sauvé ! »

Il faut savoir qu'alors que tous les êtres humains, quand ils sont émus par le malheur d'autrui, pleurent ou du moins font semblant de s'essuyer les yeux, Mangefeu, lui, au contraire, chaque fois qu'il s'attendrissait réellement, avait la manie d'éternuer. C'était une façon comme une autre de faire connaître aux autres la sensibilité de son cœur.

Après avoir éternué, le marionnettiste, continuant de faire le bourru, cria à Pinocchio :

« Arrête de pleurer ! Tes gémissements m'ont donné des crampes d'estomac... la faim me tenaille, il s'en faudrait de peu... Atchoum ! atchoum ! »

Et il éternua deux fois encore.

« À vos souhaits, dit Pinocchio.

— Merci. Ton papa et ta maman sont-ils toujours en vie ? lui demanda Mangefeu.

— Papa, oui ; maman, je ne l'ai jamais connue.

— Qui sait quel malheur ce serait pour ton

vieux père si maintenant je te jetais dans ces charbons ardents ! Pauvre vieil homme ! comme je le plains !... Atchoum, atchoum, atchoum ! » Et il éternua trois fois encore.

« À vos souhaits ! dit Pinocchio.

— Merci ! Du reste, il faut me plaindre aussi, parce que, regarde, je n'ai plus de bois pour finir de rôtir ce mouton, et qu'à dire la vérité, tu m'aurais été là d'une grande utilité. Mais maintenant j'ai pris pitié de toi et il me faut attendre. À ta place, je ferai brûler sous la broche quelque pan-tin de ma compagnie. Holà, gendarmes ! »

À ce commandement, apparurent aussitôt deux gendarmes de bois, tout raides, tout maigres, avec leur képi sur la tête et le sabre nu à la main.

Alors le marionnettiste leur dit d'une voix caverneuse :

« Attrapez-moi cet Arlequin, attachez-le bien, et jetez-le dans le feu. Je veux que mon mouton soit bien rôti ! »

Imaginez le pauvre Arlequin ! Son épouvante fut si grande que ses jambes fléchirent sous lui et qu'il tomba à plat ventre par terre.

À ce spectacle déchirant, Pinocchio se jeta aux pieds du marionnettiste et, baignant d'un torrent de larmes tous les poils de son interminable barbe, il commença par dire d'une voix suppliante :

« Pitié, monsieur Mangefeu !... »

— Il n'y a pas de monsieur ici ! » répliqua durement le marionnettiste.

« Pitié, monsieur le Chevalier !... »

— Il n'y a pas de chevalier ici !

— Pitié, monsieur le Commandeur !... »

— Il n'y a pas de commandeur ici !

— Pitié, Excellence !... »

En s'entendant appeler Excellence, le marionnettiste ouvrit une bouche toute ronde et, devenu d'un seul coup plus humain et moins intraitable, il dit à Pinocchio :

« Eh bien, que veux-tu de moi ? »

— Je vous demande grâce pour le pauvre Arlequin !... »

— Il n'y a pas de grâce qui tienne. Puisque je t'ai épargné, il faut que je le fasse mettre dans le feu. Je veux que mon mouton soit bien rôti.

— Dans ce cas », cria fièrement Pinocchio en se redressant et jetant par terre son bonnet de mie de pain, « dans ce cas, je sais où se trouve mon devoir. Venez, messieurs les gendarmes ! Attachez-moi et jetez-moi là, dans ces flammes. Non, il n'est pas juste que le pauvre Arlequin, mon véritable ami, meure pour moi !... »

Ces mots, prononcés d'une voix forte et d'un accent héroïque, firent pleurer les pantins qui assistaient à cette scène. Les gendarmes eux-mêmes,

bien qu'ils fussent de bois, pleuraient comme deux agneaux de lait.

Mangefeu, tout d'abord, resta dur et rigide comme un morceau de glace ; mais ensuite, peu à peu, il commença à s'émouvoir lui aussi et à éternuer. Et au bout de quatre ou cinq éternuements, il ouvrit affectueusement les bras et dit à Pinocchio :

« Tu es un brave garçon ! Viens ici et embrasse-moi. »

Pinocchio bondit aussitôt, et, grimpant comme un écureuil le long de la barbe du montreur de marionnettes, il alla poser un gros baiser sur la pointe de son nez.

« Donc, on me fait grâce ? » demanda le pauvre Arlequin, avec un filet de voix à peine audible.

« On te fait grâce ! » répondit Mangefeu ; puis il ajouta en soupirant et secouant la tête : « Tant pis ! Pour ce soir je me résigne à manger mon mouton à demi cru ; mais la prochaine fois, gare à qui me tombera sous la main !... »

À la nouvelle de la grâce obtenue, les pantins coururent tous sur la scène et, allumant les lumières et les lustres comme pour les soirées de gala, ils commencèrent à sauter et à danser. Lorsque l'aube parut, ils dansaient encore.

12

Mangefeu donne cinq pièces d'or à Pinocchio pour qu'il les porte à son papa, Geppetto ; mais Pinocchio se laisse embobiner par le Renard et le Chat et part avec eux.

Le jour d'après, Mangefeu prit à part Pinocchio et lui demanda :

« Comment s'appelle ton père ?

— Geppetto.

— Et quel métier fait-il ?

— Il fait le pauvre.

— Il gagne beaucoup d'argent ?

— Il gagne tout ce qu'il faut pour n'avoir jamais un centime en poche. Pensez que pour m'acheter un alphabet pour l'école il a dû vendre la seule casaque qu'il avait à se mettre : une casaque rapiécée et reprise de partout, qui, à force, n'était plus en fait qu'une loque.

— Pauvre diable ! Je le plaindrais presque. Tiens, voici cinq pièces d'or. Va vite les lui porter, et salue-le bien de ma part. »

On l'imagine aisément : Pinocchio remercia mille fois le marionnettiste, embrassa, l'un après

Ils ne s'avouèrent pas vaincus pour autant. Ramassant au pied du pin une brassée de bois sec, ils y mirent le feu. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le pin s'enflamma et flamba comme une chandelle agitée par le vent. Pinocchio, voyant les flammes monter de plus en plus, et ne voulant pas finir comme un pigeon rôti, sauta en un grand saut du haut de l'arbre, et hop, il se remit à courir à travers les vignes et les champs. Et les assassins derrière lui, toujours à courir après lui, infatigables.

Le jour pointait, ils se poursuivaient toujours, quand tout à coup Pinocchio se trouva devant un fossé assez large et très profond, plein d'une eau sale de couleur café au lait, qui lui barrait le passage. Que faire ? « Un, deux, trois ! » cria le pantin, et, prenant son élan, il sauta de l'autre côté. Les assassins sautèrent eux aussi, mais comme ils n'avaient pas bien calculé, *patapouf* !... ils tombèrent au beau milieu du fossé. Pinocchio entendit le bruit de leur plongeon et de l'eau qui giclait, et lança en riant, sans s'arrêter de courir :

« Bon bain, messieurs les assassins. »

Et déjà il les imaginait noyés, mais, se tournant pour regarder, il s'aperçut qu'ils couraient tous les deux derrière lui, toujours enveloppés dans leurs sacs, dégoulinant d'eau comme deux paniers défoncés.

15

Les assassins poursuivent Pinocchio, et, l'ayant rejoint, le pendent à une branche du Grand Chêne.

Alors le pantin, perdant courage, fut sur le point de se jeter à terre et de s'avouer vaincu ; mais en regardant autour de lui, il vit luire au loin, dans la sombre masse verte des arbres, une petite maison blanche comme neige.

« Si j'avais la force d'arriver jusqu'à cette maison, je serais peut-être sauvé », se dit-il.

Et sans hésiter une minute il se remit à courir à toute allure à travers le bois. Et les assassins toujours après lui.

Après une course désespérée de près de deux heures, il arriva enfin, hors d'haleine, à la porte de la petite maison blanche, et frappa.

Personne ne répondit.

Il frappa de nouveau, plus violemment, car il entendait approcher le bruit des pas de ses persécuteurs, et leur respiration forte et haletante. Mais toujours le même silence.

Se rendant compte que frapper ne servait à rien, il se mit, en désespoir de cause, à donner des

coups de pied et des coups de tête dans la porte. Alors parut à la fenêtre une Belle enfant aux cheveux bleus et au visage blanc comme une image de cire, les yeux fermés et les mains croisées sur la poitrine, et qui, sans remuer du tout les lèvres, dit d'une petite voix qui semblait venir de l'autre monde :

« Il n'y a personne dans cette maison. Tout le monde est mort.

— Ouvre-moi, toi, du moins ! » cria Pinocchio en pleurant et suppliant.

« Je suis morte moi aussi.

— Morte ? mais alors, que fais-tu à cette fenêtre ?

— J'attends le cercueil¹ qui va m'emporter. »

Sur ces mots, la petite fille disparut, et la fenêtre se referma sans bruit.

« Ô Belle petite fille aux cheveux bleus, criait Pinocchio, ouvre-moi, pour l'amour de Dieu ! Aie pitié d'un pauvre enfant poursuivi par les ass... »

Mais il ne put achever le mot, car il se sentit saisi par le cou, et les deux horribles voix bien connues lui soufflèrent menaçantes :

« Maintenant tu ne nous échapperas plus ! »

Le pantin, se voyant face à la mort, fut pris d'un tremblement si violent qu'on entendait cliqueter les jointures de ses jambes de bois et les

quatre écus qu'il tenait toujours cachés sous sa langue.

« Alors ? lui demandèrent les assassins, tu vas ouvrir la bouche, oui ou non ? Ah ! tu ne réponds pas ?... Laisse faire : nous te la ferons bien ouvrir, cette fois !... »

Et sortant deux longs coutelas affilés comme des rasoirs, *zzaff*... ils les lui plantèrent dans les reins.

Par bonheur le pantin était fait d'un bois très dur : si bien que les lames, se brisant, volèrent en mille éclats, et les assassins restèrent là à se regarder, les manches de couteaux à la main.

« Je sais, dit alors l'un d'eux. Il faut le pendre ! Pendons-le !

— Pendons-le », répéta l'autre.

Aussitôt dit, aussitôt fait : ils lui lièrent les mains derrière le dos et, lui passant autour du cou un nœud coulant, ils le pendirent à une branche d'un gros arbre dit le Grand Chêne.

Puis ils s'assirent sur l'herbe, en attendant que le pantin ait cessé de bouger ; mais, trois heures plus tard, le pantin avait toujours les yeux ouverts, la bouche fermée, et gigotait plus que jamais.

Enfin, lassés d'attendre, les assassins se tournèrent vers Pinocchio et lui dirent en ricanant :

« Adieu et à demain. Quand nous reviendrons,

on espère que tu nous feras l'amabilité d'être mort, et la bouche grande ouverte. »

Et ils s'en allèrent.

Cependant, un impétueux vent d'ouest s'était levé, qui soufflant et mugissant avec rage, ballottait en tous sens le pauvre pendu, l'agitant violemment comme le battant d'une cloche qui carillonne. Et ce balancement lui causait de violentes convulsions, et le nœud coulant lui serrait de plus en plus la gorge, lui coupant la respiration.

Peu à peu, ses yeux se voilèrent ; et bien qu'il sentît approcher la mort, il espérait toujours voir brusquement arriver quelque âme charitable qui lui porterait secours. Mais quand, après avoir attendu et attendu encore, il vit que personne n'arrivait, personne, la pensée de son pauvre papa lui revint... et il balbutia, presque mourant :

« Oh ! mon papa, si tu étais ici !... »

Le souffle lui manqua pour continuer. Il ferma les yeux, ouvrit la bouche, étira les jambes, et, s'étant arc-bouté en une grande secousse, resta là raidi comme par un grand froid.